

Regards

27 | 2022

Le cinéma militant dans le monde arabe (des années 1960 à nos jours)

Introduction – Le cinéma militant dans le monde arabe (des années 1960 à nos jours)

Joseph KORKMAZ

Edition électronique

URL : <https://journals.usj.edu.lb/Regards/article/view/683>

DOI : <https://doi.org/10.70898/Regards.voi27.683>

ISSN : 2791-285X

Editeur

Editions de l'USJ, Université Saint-Joseph de Beyrouth

Référence électronique

KORKMAZ, J. (2022). Introduction – Le cinéma militant dans le monde arabe (des années 1960 à nos jours). *Regards*, (27), 15-18.

<https://doi.org/10.70898/Regards.voi27.683>

DOSSIER THÉMATIQUE :

Le cinéma militant dans le monde arabe (des années 1960 à nos jours)

INTRODUCTION

LE CINÉMA MILITANT DANS LE MONDE ARABE (des années 1960 à nos jours)

Joseph Korkmaz

Université Saint-Joseph de Beyrouth

Le cinéma militant dans le monde arabe, des années soixante du siècle dernier à maintenant, est tributaire d'un contexte historique marqué par le conflit israélo-palestinien et par induction israélo-arabe. Ce contexte s'inscrit à son tour dans la Guerre Froide et le bras de fer entre le bloc communiste mené par l'URSS et le bloc occidental parrainé par les États-Unis. La guerre d'indépendance d'Israël en 1948 et la perte d'une partie du territoire de la Palestine au profit des colonies juives, ont déclenché la résistance contre les occupants et les ripostes et représailles de la part du nouvel État. Trois des pays limitrophes d'Israël (l'Égypte, la Jordanie et la Syrie) qui ont accueilli comme le Liban des centaines de milliers de réfugiés en 1948, ont subi une défaite cuisante lors de la Guerre des six jours en juin 1967. Cette défaite a soulevé une grande vague de protestation et d'indignation contre Israël et contre les dirigeants arabes qui en sont responsables. Le président égyptien Nasser, principal leader du monde arabe à l'époque a déclaré sa démission puis s'est rétracté sous la pression de la rue. La vengeance est le maître-mot des peuples arabes. Les Palestiniens ont généralisé et radicalisé leur lutte contre l'ennemi israélien à l'intérieur et à l'extérieur des territoires occupés. La résistance armée s'organise et s'unifie sous la houlette de l'OLP et de son chef, le numéro 1 du mouvement Fateh Yasser Arafat qui devient à la fin des années soixante la figure emblématique de la Palestine libre et indépendante. La lutte armée est doublée d'une vaste campagne idéologique et propagandiste pour promouvoir la juste cause. La littérature, la presse et le cinéma sont sollicités, et l'OLP profite des pétrodollars des pays arabes du Golfe pour financer la publication de tracts et produire des documentaires et des courts et longs métrages par le biais de « L'Unité des films de la Palestine », organisme audiovisuel établi à Beyrouth, capitale de l'édition du monde arabe. La liberté d'expression dont jouit le Liban est à l'origine de la floraison de films pro-palestiniens que Hady Zaccack recense chronologiquement dans son article au titre significatif « Est-ce que nous sommes tous des Fédayins ? ». Le cinéma militant palestinien s'éteint avec la guerre civile libanaise (1975-1990) et l'essoufflement de la cause qu'il défend. Dans le monde entier, le cinéma militant qui a connu son apogée dans les années

soixante et soixante-dix dans le sillage du Cinéma nuovo de l'Amérique latine et des courants de l'Extrême gauche de tendance trotskyste et maoïste, se dilue après la chute du communisme soviétique en 1991 et l'évanouissement du rêve soixante-huitard. Kristian Feigelson s'interroge, à juste titre, sur son évolution aux États-Unis, en URSS, en France et au Moyen-Orient au moment où le coronavirus a eu pour conséquence une baisse de la fréquentation des salles de cinéma. La crise des idéologies et des doctrines vaincues par la mondialisation et la loi du marché, a donné un autre visage au militantisme d'antan. Le développement du documentaire proche du témoignage véridique et du vécu individuel s'adapte aux nouvelles technologies audiovisuelles où les portables se muent en caméras légères peu coûteuses. Ainsi et avec des moyens limités, le cinéaste algérien Lamine Ammar-Khodja réalise « Demande à ton ombre », un documentaire sous la forme d'un journal intime et d'une chronique politique à l'occasion de son retour à son pays natal au moment des émeutes de janvier 2011 après huit ans d'absence. Camille Leprince interroge les différents usages du ciné-tract dans le film où les événements retenus s'inscrivent dans le cadre du « Printemps arabe ». Le documentaire sied également aux réalisatrices libanaises comme le démontre Mathilde Rouxel à travers l'étude de films militants des années soixante-dix (« L'heure de la libération a sonné » de Heiny Srour, Le Sahara n'est pas à vendre » de Jocelyne Saab et « Parce que les racines ne meurent pas » de Nabiha Lotfy) qu'elle confronte avec deux autres plus récents (« 74, reconstitution d'une lutte » de Raed et Rania Rafei et « A feeling greater than love » de Mary Jirmanus Saba).

Le documentaire n'est pas le seul genre qui colle aux données politiques et sociales du moment. La bande dessinée a de tout temps été un moyen efficace pour encenser un dirigeant ou pour fendre un régime. C'est du moins ainsi que l'envisage Mohamed Bahi en comparant deux albums d'images : « Il était une fois Hassan II », une publication à la gloire du roi du Maroc en 1979 et « On affame bien les rats » d'Abdelaziz Mourid, un opposant qui a souffert des conditions de détention inhumaines. Le pouvoir politique en Turquie du début du XX^{ème} siècle à maintenant a été abordé également par des cinéastes soucieux de défendre les droits et les libertés dans leur pays comme le constate Mehmet Ozturk. Le cinéma engagé est parallèlement à la littérature un rempart contre l'obscurantisme religieux et les putschs militaires.

La dénonciation politique et la résistance à l'autoritarisme se trouvent de même dans le film d'animation, genre inventif par excellence, où le dessin et le mouvement sont aussi prégnants que les images fixes. Maya Ben Ayed attire l'attention sur l'existence d'un cinéma d'animation en Tunisie. Elle en retrace l'histoire en soulignant son rôle dans l'opposition au régime de Bourguiba et Ben Ali.

Le cinéma militant dans le monde arabe que la résistance palestinienne a incarné pour un temps avec le soutien d'écrivains et de cinéastes (Genet, Garaudy, Godard...) a épousé les vicissitudes de l'Histoire. Il est aujourd'hui beaucoup plus que la défense de quelques causes gagnées ou perdues selon les aléas du contexte politique et les intérêts des grandes puissances ; il est l'expression d'une contestation profondément politique. Il est paradoxalement ce dont a besoin particulièrement la région du Proche et du Moyen-Orient où existe le plus grand nombre de dictatures.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Joseph Korkmaz est Professeur émérite à l'IESAV (Institut d'études scéniques, audiovisuelles et cinématographiques de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth). Docteur en études théâtrales et cinématographiques de l'Université de Paris I – Panthéon Sorbonne (1985) et détenteur d'une licence d'enseignement en Lettres Françaises de la Faculté de Pédagogie de l'Université Libanaise (1978). Animateur du ciné-club du CNC (1974-1975). Fondateur et rédacteur en chef de la revue annuelle de l'IESAV, *Regards – revue des arts du spectacle*.